Document generated on 04/23/2024 10:32 a.m.

24 images

24 iMAGES

Aldo Tambellini
Renaissance d'une oeuvre magistrale

Charles-André Coderre

Number 165, December 2013, January 2014

Les 50 ans de l'art vidéo

URI: https://id.erudit.org/iderudit/70858ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Coderre, C.-A. (2013). Aldo Tambellini : renaissance d'une oeuvre magistrale. *24 images*, (165), 46–47.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2013

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

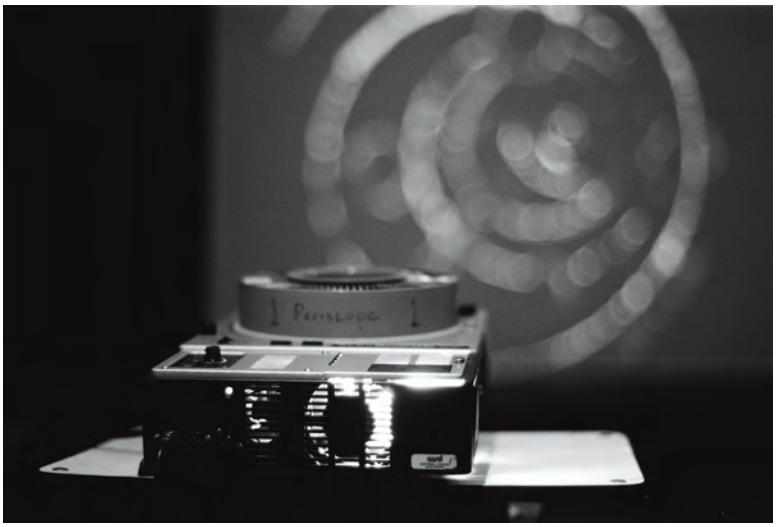
Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Aldo Tambellini

Renaissance d'une œuvre magistrale

par Charles-André Coderre



L'ÉQUIPE DU 42E FESTIVAL DU NOUVEAU CINÉMA, UNIE À CELLE DE LA REVUE ÉLECTRONIQUE *HORS CHAMP*, nous a permis de découvrir l'œuvre électrochoc d'Aldo Tambellini. Créés principalement entre 1965 et 1969 dans le bouillonnant New York de l'époque, les films, les vidéos et les installations performances de l'artiste pluridisciplinaire américain jouissent actuellement d'une redécouverte et d'une reconnaissance mondiale[1]. Le public montréalais a donc été convié à une importante rétrospective de son travail filmique et vidéo, concentré à l'intérieur de deux programmes en salle et de deux performances live, le tout en présence de l'artiste, aujourd'hui âgé de 82 ans.

Le premier programme regroupait une dizaine de films 16 mm noir et blanc faisant partie de la série « Black films », tandis que le second programme, nommé « Black TV », mettait en valeur son apport incontournable au développement de l'art vidéo et électronique. Entremêlant un travail filmique (abstrait) sans caméra et un contenu social filmé à l'aide d'une caméra Bolex ou vidéo, les deux programmes ont révélé une approche plastique du cinéma très organique, soutenue par un contenu politique percutant. Fasciné par l'art oriental, notamment par les rouleaux verticaux chinois qu'il compare à la bande de film 16 mm, le cinéaste altère directement l'émulsion de la pellicule de manière à inventer une sorte de calligraphie filmique (peinture et encre de Chine, pochoir fait maison à partir de ruban informatique, dégradation par des produits chimiques, brûlure), tout en exposant le climat de son époque par l'entremise de refilmage vidéo de journaux télévisés et par la captation d'instants fugitifs du quotidien, principalement celui des Afro-Américains de New York. Comment ne pas faire le rapprochement entre ces enfants de ***Black plus X***, vifs et exaltés, et la fougue contagieuse qui nous submerge à la vue des films de Tambellini ?

Comme en témoignent les titres de la série « Black Films » : ***Black Trip***, ***Black is***, ***Blackout***, ***Black spiral***, ***Moonblack***, ces films proposent diverses variations sur le concept du « noir », que le cinéaste envisage autant d'un point de vue formel que politique. À propos de cette fascination pour le « noir », Aldo Tambellini affirme, dans un entretien accordé à la revue *Arts in Canada* en 1967, qu'il y voit un nouvel état d'esprit propice à une « re-sensibilisation » de l'être humain. Il rappelle que le « noir » fait écho à l'un des plus grands problèmes de l'Amérique, le racisme. Tambellini croit fermement en l'expression « black power » en tant que puissant message qui, selon lui, libèrera l'homme occidental de la ségrégation raciale et, par la même occasion, de tout un régime de pensée archaïque.

Le deuxième programme présenté dans la rétrospective du FNC, « Black TV », était principalement consacré aux expérimentations vidéo menées au sein du Black Gate Theater, cofondé avec Otto Piene, ainsi qu'à l'une des premières « performances télévisuelles » de l'histoire, réalisée à Cologne avec ce même Piene, en 1968. Tambellini parvient à déformer la nature des images filmées en temps réel, bidouillant les premières caméras vidéo Sony existantes à l'aide de microphones, d'aimants et d'un oscilloscope. Nourrie par le flux d'informations et d'images contaminant de plus en plus la société nord-américaine, notamment depuis l'apparition massive des télévisions, l'œuvre d'Aldo Tambellini, survoltée, radicale, détournent des images télévisées (l'assassinat de Kennedy, la guerre du Viêtnam) tout aussi

bien que le nouvel appareillage vidéo à sa disposition, se plaçant ainsi en réaction directe avec une société américaine qui tarde à changer.

Situé à l'étage en dessous du Black Gate Theater, le Gate Theater, fondé en 1967 par Tambellini et sa compagne Elsa, se consacrait à la projection du cinéma d'avant-garde américain et international : les noms de Stan Brakhage, Robert Breer, Bruce Conner, Maya Deren, les frères Kuchars, Jack Smith[2] figuraient dans la programmation du cinéma situé sur la 2e avenue, à l'angle de la dixième rue, dans l'East village. Le Black Gate Theater (incluant le Gate Theater) s'est rapidement affiché comme un lieu phare dans le paysage new-yorkais, au même titre que la librairie Better Book[3] pour les Londoniens, offrant une vivacité culturelle et politique hors norme en devenant l'un des premiers espaces entièrement dédiés à l'art vidéo, à la performance filmique et au cinéma d'avant-garde.

• • •

L'une des plus célèbres performances de Tambellini, *Moondial*, présentée pour la première fois à New York en 1966, a été recréée cet automne dans le cadre du FNC. À l'aide d'un projecteur 16 mm, de deux carrousels à diapositives 35 mm, d'un batteur et d'une danseuse placée devant l'écran (sa femme, Elsa Tambellini, tenait ce rôle à l'époque), *Moondial* version 2013 a su insuffler à l'Agora du Cœur des sciences de l'UQAM une atmosphère envoûtante, une présence auratique venue d'un autre temps. La seconde performance proposait pour sa part, sur un écran séparé en deux parties, un montage de bouts de films inédits, accompagnés en direct par deux excellents musiciens : Steve Bates, bien connu de la scène musicale underground montréalaise, et Marc-Alexandre Reinhardt, membre de Hyena Hive, apprécié notamment pour ses nombreuses et remarquables performances avec le cinéaste Karl Lemieux. Plongée dans cette musique *noise* mêlée à du *field recording*, la foule est restée sous le choc tout autant que le cinéaste, fier et enjoué de voir ses images revivre grâce à l'énergie et à l'audace de musiciens d'aujourd'hui (que l'on peut d'ailleurs aller écouter sous le nom de Lanterner).

Mon camarade Yann-Manuel Hernandez et moi-même, invités à la dernière minute à remplacer les commissaires de la rétrospective et auteurs de l'immense redécouverte de l'œuvre de Tambellini, Pia Bolognesi et Giullio Bursi (coincés à Milan pour une histoire de billets d'avion), sommes devenus « pilotes » des carrousels à diapositives du nouveau *Moondial*, tandis que Daïchi Saïto se chargeait du projecteur 16 mm. C'est quelques heures seulement avant la présentation, au moment de la répétition, qu'Aldo a décidé de modifier le programme de la soirée, ressentant le désir de réinventer son œuvre. Il a alors pris la décision de se tenir derrière nous le temps de la performance, œuvrant à la manière d'un chef d'orchestre, sa main fendant l'air pour nous donner le signal de changer de diapositive, laissant du coup en arrière plus de quarante années depuis la première présentation de *Moondial*. Je ne sais pas si nous sommes parvenus à recréer cette impression de symbiose parfaite à laquelle faisait référence Jonas Mekas dans sa chronique du *Village Voice* du 23 juin 1966 à propos de *Moondial*, quand il affirmait que chaque changement de diapositive, chaque tremblement de lumière, chaque mouvement se produisant sur la scène étaient le fruit d'une causalité vertigineuse entre le cinéaste et la danseuse, un effet incomparable d'action-réaction. Chose certaine, dans sa robe tout droit sortie des années 1960, parsemée de disques réfractant la lumière dans toutes les directions, la danseuse Sophia Gaspard, qui semblait avoir comme partenaire son ombre produite par la projection 16 mm, a atteint un état de transe, entraînée par le crescendo musical improvisé par le batteur Anthony Pageot. La rencontre parfaite de tous ces éléments a su créer un effet d'une grande puissance, nous rappelant qu'en cette ère où la 3D nous est présentée comme l'expérience cinématographique ultime, ces « vieilles » expériences de « cinéma élargi », demeurent passionnantes et nous émeuvent avec toujours autant d'intensité.

1. La Tate Modern, le Centre Pompidou et le MoMA, notamment, ont accueilli des rétrospectives consacrées à Aldo Tambellini.
2. Soulignons à titre anecdotique que le premier long métrage de Brian De Palma a été projeté au Gate Theater en grande première.
3. La Better Book a mené à la création de la London Film-Makers' Co-op en Angleterre.

La danseuse Sophia Gaspard dans ***MOONDIAL***, au FNC 2013.